

PIÉMONT DES VOSGES Agriculture

# Pesticides : comment s'en passer ?

La diffusion récente de l'émission *Cash Investigation* sur France 2 a reposé de manière frontale la question de l'usage des pesticides et de leurs conséquences sur la santé humaine. Dans ce débat, l'agriculture conventionnelle du Piémont des Vosges est en première ligne. S'il elle s'ouvre aux alternatives, elle peine encore à s'affranchir des produits phytosanitaires.

Parmi les départements français, le Bas-Rhin est loin d'être le cancre. Pour autant, le volume de pesticides potentiellement dangereux pour la santé humaine vendus chaque année dans notre département est conséquent : 782 tonnes (\*). Vigne, légumes, céréales, betterave... : aucune culture ou presque n'est épargnée.

Hervé Bentz, responsable du Verger expérimental d'Alsace à Obernai (Verexal) – qui travaille en lien avec l'ensemble de la filière agricole alsacienne –, n'a pas vu le reportage de *Cash Investigation* mais il se veut rassurant : « La France est particulièrement sévère dans la procédure d'homologation des produits phytosanitaires, les contrôles sur les installations agricoles sont fréquents. Les services de l'Etat procèdent à une inspection obligatoire par an, à laquelle s'ajoutent les inopinées. Les producteurs sont en première ligne et mangent leurs fruits sur l'arbre car ils sont tout à fait sûrs et certains de leur qualité et de l'innocuité des produits qu'ils utilisent. Les pesticides, c'est comme les médicaments : ils sont dangereux quand ils sont mal utilisés mais nécessaires pour un sujet malade. Le tout est d'en utiliser le moins possible et à bon escient. »

## « Entre le marteau et l'enclume »

En agriculture conventionnelle (viticulture, grandes cultures, arboriculture...), le recours aux pesticides est un pilier. « C'est la solution la plus répandue, qui reste la plus rentable dans le contexte actuel », confirme Charly Traversino, conseiller eau et agriculture à l'Association pour le développement agricole et rural (Adar) de la Plaine de l'Ill, à Obernai. Les cultures fruitières sont particulièrement concernées par les traitements. La preuve au Verexal à Obernai, cultivé en agriculture intégrée (*voir par ailleurs*), où « il s'agit de ne pas avoir un dégât économique insupportable. On ne peut pas vendre des fruits pourris. »

Le verger expérimental obernois a donc recours aux insecticides – dont certains autorisés dans la culture biologique – pour traiter ses fruits. Notamment la pomme, particulièrement gourmande. D'une part, détaille Hervé Bentz, car elle reste longtemps sur l'arbre (environ neuf mois). D'autre part, car elle est « le fruit qui a le plus de prédateurs et de difficultés à arriver à un état de présentation convenable ».

Le nuisible le plus embêtant pour la culture fruitière reste le puceron – « les cochenilles en mangent mais ne les aiment pas tous ». « Tout dépend aussi des conditions climatiques. Pendant une année sèche, nous n'intervenons pas trop. En revanche, s'il pleut sans arrêt, on doit traiter une fois par semaine pour éviter l'apparition de champignons sur les feuilles mouillées. » À cette météo capricieuse s'ajoutent selon Hervé Bentz les nuisibles du type drosophile, qu'il est encore aujourd'hui difficile de contrer autrement que par la chimie.

Les incohérences européennes sont également montrées du doigt. L'UE homologue le principe actif à la base d'un produit phyto mais pas le produit lui-même (autorisation laissée à l'appréciation de chaque pays). Résultat : des distorsions entre États apparaissent et des firmes



La pomme est l'un des fruits, en agriculture conventionnelle, les plus gourmands en pesticides, car elle reste longtemps sur l'arbre et est « le fruit qui a le plus de prédateurs et de difficultés à arriver à un état de présentation convenable », selon Hervé Bentz. PHOTO ARCHIVES DNA

abandonnent la commercialisation de certains produits « qui pouvaient être utiles chez nous. Les producteurs y ont perdu en termes d'économie et d'efficacité. Ils doivent procéder à un deuxième traitement là où avant, un seul passage suffisait. »

Mais le frein principal à l'agriculture sans pesticides reste la pression exercée par le système économique. « Les producteurs sont entre le marteau et l'enclume », confirme Hervé Bentz. D'un côté, ils veulent limiter l'impact des produits phytosanitaires sur leur budget et leur production. D'un autre, la tendance globale du marché est « à l'exigence en termes de présentation. Ce qui laisse moins de latitude au producteur. » Alfred Klinghammer, animateur-responsable du plan Ecophyto à la Chambre d'agriculture d'Alsace, décrypte : « C'est une question de gestion des risques en cas de non-traitement. Une maladie se déclare et ça peut aller très vite en termes

d'impact sur le rendement et la qualité de la récolte. »

Des pommes et poires attaquées par la tavelure (un champignon) ? Interdit. Des fruits de petit calibre ? Mis de côté. Une pomme grêlée ? Commercialisée il y a 30 ans, elle est aujourd'hui retirée des étals. Et de toute manière, serait-elle choisie par le consommateur ? « Il achètera la pomme la plus belle. Les fruits et légumes abîmés ont encore du mal, regrette Hervé Bentz. Dans la tête des gens, la référence est un fruit parfait et sans défaut. Et c'est difficile de faire comprendre au consommateur que la nature ne l'a pas fait toute seule. »

Pour autant, les choses changent. À tous les niveaux. Les légumes moches, et identifiés comme tels, font leur apparition sur les étals à des prix attractifs ; les consommateurs ont aussi un seuil de tolérance qui évolue. « Quand le lien personnel avec le producteur est tissé et que le consommateur sait d'où vient le

fruit, cela change complètement. C'est la carte à jouer des producteurs alsaciens : qualité, sécurité et fraîcheur, et identification des produits locaux. »

## Un frémissement

Les producteurs alsaciens aussi adaptent leurs usages des pesticides. Et cela paye : - 5 % de ventes entre 2011-2013 et 2012-2014. La baisse reste faible mais la dynamique est enclenchée.

La communication, des années climatiques favorables (notamment 2013 avec peu de maladies), les opérations de sensibilisation (mesures de protection et d'utilisation des produits, santé des agriculteurs, limitation des résidus, alternatives), les aides à l'investissement sont passés par là. « On sent une prise de conscience, un frémissement, assure Guillaume Phrimmer, conseiller agronome pour la Plaine de l'Ill. Des agriculteurs ont un intérêt pour les techniques alter-

## TYOLOGIE

Dans l'agriculture conventionnelle, Alfred Klinghammer distingue différentes pratiques.

- Moins de 5 % des agriculteurs alsaciens procèdent à du **traitement systématique** de leurs cultures.

- La majorité cultive en **raisonné** : « L'agriculteur réfléchit s'il traite ou non. Et s'il traite, c'est pour mettre la dose la plus adaptée. »

- Cran supplémentaire dans l'usage limité de produits phytosanitaires : la **protection intégrée**. Il s'agit d'une solution mixte basée sur un usage de pesticides au plus juste et le recours à des solutions alternatives, notamment des produits d'origine naturelle (une part étant autorisée en agriculture biologique) et l'usage de prédateurs pour les nuisibles. Le recours à ces techniques est en augmentation.

natives et se tournent vers le raisonné car ils sont conscients des enjeux et sont les premiers concernés. »

« S'ils pouvaient se passer de traitement, ils le feraient », indique François Lannuzel, conseiller en expérimentation grandes cultures pour l'Alsace auprès de la Chambre d'agriculture. Cela demande quand même une nouvelle organisation du travail et « une réflexion poussée sur l'historique de la parcelle et les solutions les plus appropriées à l'exploitation », reconnaît Charly Traversino.

Une question de volonté donc, des agriculteurs mais plus largement de la société entière. Il en va de la santé publique, mais aussi de la remise en cause d'un système schizophrène et malade de son aveuglement. ■

AMANDINE HYVER

► (\*) Le magazine *Cash Investigation* et la carte sont visibles sur le site de France Télévisions : <http://www.francetvinfo.fr> rubrique « Magazines ».

## Un bouquet d'alternatives

L'envie mais aussi la viabilité économique et la faisabilité technique conditionneront l'allègement d'un programme de traitements aux pesticides, selon Charly Traversino, conseiller à la chambre d'agriculture. Des solutions alternatives sont d'ores et déjà à la disposition des producteurs de fruits et céréaliers.

□ **CONFUSION SEXUELLE.** Les arbres fruitiers du Verexal sont équipés de petits diffuseurs. Il s'agit de tubes poreux accrochés aux branches et contenant une huile imprégnée de substances odorantes de la femelle du carpocapse. Ce papillon rend les mirabelles et pommes véreuses. « Ce système équivaut à un planing familial naturel puisque le papillon mâle ne trouve plus de femelle pour s'accoupler », complète Hervé Bentz.

Installé tous les printemps depuis huit ans sur les pommiers et trois-quatre ans sur les pruniers (efficacité d'un an), ce diffuseur a fait ses preuves. « Il coûte plus cher qu'un sulfatage mais il assure une protection permanente et naturelle. » Sur

un quetschier, il remplace quatre insecticides par saison, sur le premier six.

□ **AUXILIAIRES.** Le Verexal utilise aussi des prédateurs dits utiles, comme le typhlodrome. La présence de fourmis dans le verger équivaut aussi à tirer la sonnette d'alarme. « Si elles grimpent dans les arbres en dehors de la période où les fruits sont là, cela signifie qu'il y a des pucerons. Elles se nourrissent de leurs excréments et défendront les pucerons... contre les cochenilles ! »

□ **SCIENCES.** Le Verexal est investi dans la recherche et le développement de variétés fruitières (croisement avec des pommiers sauvages) plus résistantes aux champignons notamment. « Nous sommes engagés avec la Suisse et l'Allemagne dans la recherche de solutions les plus rapides et propres possibles. » Reste à savoir ensuite si ces nouvelles variétés seront acceptées par la grande distribution et le consommateur...

□ **PRATIQUES AGRONOMIQUES.** Une station météo automatique pour anticiper les traitements, la rotation des cultures (introduction



Hervé Bentz, dans le verger du Verexal d'Obernai, montre les diffuseurs installés sur les arbres pour limiter les attaques de carpocapse. Ce tube évite de nombreux traitements chimiques. PHOTO DNA

de cultures d'hiver) pour casser le cycle des mauvaises herbes, le désherbage mécanique (développé pour le maïs), le binage (plus inté-

ressant sur le maïs ou le soja) sont de plus en plus utilisés malgré les changements profonds qu'implique leur mise en place. ■